

Y A-T-IL UN LECTEUR GÉNÉRIQUE ?

Nadine Gordimer *

Lorsqu'un *interviewer* me sort la question bateau "*Pour qui écrivez-vous ?*", irritée, je réponds invariablement "*Pour qui me lit*". Il s'agit là d'une question grossière qui révèle bien la presse, laquelle suppose que l'écrivain, tout comme elle, a en vue un "public potentiel". Cette attitude paraît tout à fait significative de l'un des principes anti-artistiques du mercantilisme : donnez au public ce qu'il connaît.

Les écrivains - les artistes quels qu'ils soient - sont là pour rompre avec l'habitude et briser les garde-fous qui tiennent confinée la sensibilité. Nous avons la conviction de pouvoir libérer les forces vitales du psychisme humain et de n'être limités que par notre talent. Après tout, n'est-ce pas ce qui s'est passé pour nous au contact d'autres écrivains ?

Depuis quelque temps, je me sens quelque peu mal à l'aise lorsque je lâche mon "*J'écris pour qui me lit*". Il me revient comme un écho du genre : "*Oh, vraiment, ça par exemple !*" je me dis alors dire qu'il y a bien là une question mais que ce n'est pas "*Pour qui écrivons-nous ?*" mais "*Pour qui pouvons-nous écrire ?*" N'existerait-il pas quelque chose comme un écrivain potentiel ? Une inversion du postulat ? Puis-je écarter la chose sans plus ? Mes doutes sont venus de mon expérience parmi les gens non pas ordinaires - pour un écrivain, il n'y a pas de gens ordinaires - mais les gens non cultivés. Ce qui n'implique pas que ces gens ne lisent pas mais tout simplement que leurs lectures n'appartiennent pas à la lecture que la littérature présuppose...

•• Il y a plus de vingt ans, nous avons tous été emballés ou sceptiques (ou les deux à la fois) devant les découvertes du structuralisme et les analyses qu'il faisait de notre art et de notre relation au lecteur. L'explication freudienne qui intéressait certains d'entre nous paraissait simpliste et spéculative en comparaison. La notion de subconscient n'était qu'un ectoplasme comparée à la méthodologie précise d'une oeuvre telle que, disons, *S/Z* de Roland BARTHES, dans laquelle l'accent était mis non plus sur l'écrivain mais sur le lecteur. Le but de BARTHES était de faire en sorte que "*le lecteur ne soit plus un consommateur mais un producteur de texte*", de ce "*qui peut se lire mais non s'écrire*"...

... Il s'agit d'un jeu de détective dont la satisfaction vient d'une interprétation correcte de l'indice - élémentaire pour Sherlock Holmes mais non pour le cher Watson. BARTHES, dans l'analyse structurale du roman de BALZAC *Sarrazine*, est un Sherlock Holmes qui, à partir d'une expérience culturelle d'une richesse immense, reconnaît d'emblée les empreintes de la référence culturelle chez un autre. Le lecteur est Watson pour qui il y a des chances que le "signifiant" ne signifie rien dans le contexte à quoi il puisse faire référence...

•• Lorsque l'on dit que l'on écrit "pour qui nous lit", on doit se rendre compte que le "qui" en question exclut un grand nombre de lecteurs qui ne peuvent vous "lire" ou me "lire" du fait qu'il y a des préoccupations qu'ils ne partagent pas avec nous dans des sociétés aux inégalités criantes. Que cela nous plaise ou non, nous ne pouvons être "lus" que par des lecteurs qui ont en commun avec nous des termes de référence fournis par l'éducation, pas seulement scolaire mais dans le sens le plus large de l'expérience vécue : nos concepts politiques, économiques, sociaux et affectifs ainsi que des valeurs qui en découlent. Il s'agit en fait de notre arrière-plan culturel...

•• "*À notre époque, le sens de la destinée humaine se présente en termes politiques*" disait Thomas MANN. À l'époque, j'associais cet énoncé au destin de mes personnages. Aujourd'hui, je

vois qu'il pourrait s'appliquer au destin de la littérature elle-même. En effet, si le sens du destin s'interprète en termes politiques, il faut accepter que le destin de la littérature soit inséparable de la politique. Se posant à lui-même la grande question "Pour qui écrivons-nous ?" Italo CALVINO écrivait : "*Étant donné la division du monde en camp capitaliste, en camp impérialiste et en camp révolutionnaire, pour qui un écrivain écrit-il ?*" Bien qu'il se refuse, s'il est le moins raisonnable, à écrire pour un camp ou un autre, et cela en dépit de ses convictions politiques (et je pense qu'elles importent plus que ne le reconnaît CALVINO), l'écrivain écrit certainement *de l'intérieur* de l'un de ces camps. Et le lecteur lit certainement *de l'intérieur* de l'un d'eux. Si le camp de l'intérieur duquel il lit n'est pas le même que celui de l'écrivain, l'on s'attend à ce qu'il y ait au moins dans le texte de l'auteur des "signifiants" qui appartiennent au même arrière-plan culturel que le sien. Mais il arrive souvent que le lecteur ne trouve pas de tels équivalents culturels dans le contexte référentiel de l'écrivain parce qu'il n'a pas "lu" ce contexte, parce qu'il ne le peut pas. L'image ou le mot significatifs émettent alors un message qui ne peut être reçu par un ensemble différent de présupposés...

Ce n'est pas une question de mauvaise lecture ou de malentendu. Il s'agit, de la part du lecteur, de la substitution d'un ensemble de valeurs à un autre parce qu'il ne peut pas faire autrement. Pourtant, ce n'est pas la politique mais la classe sociale qui met le plus en question l'existence d'un "lecteur générique". Par classe, j'entends l'économie, l'éducation et, par-dessus tout, les conditions de vie : le contexte culturel depuis la loi jusqu'aux latrines, depuis l'appartement dans les beaux quartiers jusqu'aux taudis, ou le fait de voyager en avion ou à pied.

J'accorde qu'il peut y avoir une extrême différence entre les conditions matérielles de vie signifiées dans le texte et celles du lecteur sans qu'il faille pour autant sous-estimer les pouvoirs de l'imagination. À dix-sept ans, moi, la fille d'un commerçant d'une petite ville minière d'Afrique du Sud, j'ai été capable de lire *À la recherche du temps perdu*. Pourquoi ? Parce que, même si la généalogie inventée par PROUST, si inspirée de la noblesse française, authentique et parvenue, ne pouvait pas "signifier" grand-chose pour moi, les mœurs familiales, la manière dont l'émotion s'exprime dans le comportement d'une mère et de son fils, la place de l'amitié dans les relations sociales, l'exaltation de la sexualité sous forme idyllique, le train-train de la vie quotidienne ponctué par les repas et les visites, tout cela se trouvait dans le contexte de ma vie petite-bourgeoise. Tiens, à propos, où m'étais-je procuré le livre ? Mais à la bibliothèque municipale. Et j'avais accès à cette dernière parce que j'étais blanche, chose qui faisait partie pour moi de l'expérience petite-bourgeoise. Les Noirs n'avaient pas accès à la bibliothèque. La couleur et la classe réunies faisaient qu'une jeune Noire de mon âge se voyait ainsi doublement exclue de la lecture de Marcel PROUST : par manque d'arrière-plan culturel commun et par les conditions matérielles du racisme...

•• Les différences herméneutiques entre l'écrivain et le lecteur sont encore extrêmes dans notre monde en dépit des avancées dans le domaine des communications technologiques. Une mince couche de culture commune due aux satellites et aux cassettes recouvre les mondes, le premier, le second et le tiers. L'écrivain peut escompter que le "signifiant" **Dallas** ou **Rambo** sera reçu complètement et correctement par n'importe quel lecteur d'Islande au Zimbabwe, indépendamment de l'écart culturel qui sépare un point ou un autre sur la carte. Mais l'étendue de son lectorat possible limite paradoxalement l'écrivain. On dirait que le fait de produire quelque chose qui s'approche du "lecteur générique" oblige l'écrivain à s'en tenir à une sorte de culture "primaire" s'il veut espérer être lu. Ses espoirs de voir s'élargir son lectorat ont diminué proportionnellement à l'expansion des technologies de la communication. Les conditions

matérielles entre l'écrivain et le lecteur demeurent décisives

Nadine Gordimer

() Ce texte est composé d'extraits d'une interview réalisée par Richard CREVIER et parue dans le n°609 (1er nov.91) de **Révolution**.*

Nous remercions la rédaction de cet hebdomadaire de son aimable autorisation de le publier ici.

Voir sur le même sujet :

***Les exclus.** Dossier des A.L. n°8, déc.84, pp.33 à 95*

***La notion de pacte.** Jean- Caude PASSERON. A.L. n°17, mars 87, p.61*

***Pouvoir, savoir et promotion collective.** Jean FOUCAMBERT. A.L. n°20, déc.87, p.65*